

L'art épistolaire de Mme de Sévigné

(partie du cours que nous n'avions pas eu le temps d'achever)

L'appropriation personnelle d'un genre confirmé

« Dites à la petite Deville qu'elle m'écrive souvent de votre santé, sans aucun mélange de *style à cinq sols*. » Cette recommandation clôt la lettre du 18 mai. La « petite Deville », dame de compagnie de la comtesse, est un objet constant de raillerie sur sa manière d'écrire. S'en moquer est aussi une occasion de vérifier la connivence entre l'épistolière et sa fille : elles savent sans besoin de plus amples précisions, ce qu'est un « style à cinq sols » et ne s'abaisseront pas à y recourir. Ailleurs elle reproche à sa fille son indulgence envers ce même style, pour faire valoir son propre style, qui en est éloigné, autre forme de rapprochement stylistique entre la fille et la mère :

Je ne suis pas de votre avis pour votre manière d'écrire : elle est parfaite ; il y a des traits dans vos lettres où l'on ne souhaite rien. Si elles étaient de ce style à cinq sols que vous honorez tant, je doute qu'elles fussent si bonnes. (18 mars, 104)

Concrètement, de quoi s'agit-il ? Nous sommes quant à nous contraints à des supputations. Mais le contexte culturel de l'époque nous aide à mettre un référent précis sous cette expression vague. La correspondance, prolongement de la conversation, est une activité mondaine en expansion dans la seconde moitié du siècle. Cette pratique était réservée, à l'époque de l'humanisme et jusque dans les premières décennies du 17^e siècle, à l'échange sérieux entre hommes que l'étude ou l'intérêt mettaient en relation étroite (savants, érudits, diplomates, magistrats). En 1624 la publication par Guez de Balzac en 1624 d'un recueil de Lettres provoque le scandale. Pourquoi ? parce que sa pratique de la lettre familière, qu'il emprunte à Cicéron en l'adaptant à son propre univers relationnel et stylistique, l'autorise à bousculer les hiérarchies (de personnes et de sujets) et à exposer au public (donc dans l'espace public) des formes d'intimité personnelle. Mais la voie est ouverte, la lettre va se mondanser et se féminiser, sous l'influence, bien sûr, des salons où s'élaborent les formes de la civilité et l'art de la conversation. Cet art de la conversation se trouve théorisé une vingtaine d'années plus tard, par le Chevalier de Méré dans les *Conversations* (1668), par le jésuite Dominique Bouhours, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) et par l'oratorien François Lamy, dans *L'Art de parler* (1675). Parallèlement, pour la correspondance, les manuels et les anthologies contribuent à la codification du genre de la « lettre familière », qui résulte, selon M. Fumaroli, du lien établi par la culture mondaine entre l'*epistola* et le *sermo* (*La Diplomatie de l'esprit*, 1994, p. 30). Le *Secrétaire à la mode*, de

Jean Puget de La Serre, est réédité plusieurs fois après sa parution en 1641. Puget de la Serre est aussi l'auteur des *Les Complimens de la langue françoise, oeuvres très utiles et nécessaires à la cour des grands et à ceux qui font profession de hanter la [sic] compagnies*. Dans les mêmes années (1642) paraît le *Nouveau Recueil de lettres de dames tant anciennes que modernes* de l'abbé François de Grenaille. L'abbé de Grenaille, qui est aussi l'auteur de manuels de civilité et d'instruction destinés aux dames (*L'honnête fille, L'honnête mariage, La Bibliothèque des dames*), entend leur offrir dans cette anthologie des modèles de lettres susceptibles de valoriser leur rôle dans la société : l'ouvrage ne comporte pas de lettres amoureuses, mais des « Lettres d'Etat » (L. I), composées fictivement par des femmes illustres (d'Amalazonte, reine des Goth, à Marie Stuart, reine d'Ecosse suppliciée), et des « Lettres chrétiennes » (L. II), dont la majeure partie est fournie par la correspondance d'Héloïse et Abélard en partie authentique. Concurrément, sont constamment rééditées et appréciées les *Héroïdes* d'Ovide, enrichies au gré des anthologies par des lettres attribuées à de grandes amoureuses modernes. Voilà d'où l'on peut tirer les modèles de ce « style à cinq sols », empesé dans les conventions, dont Mme de Sévigné se moque et dont elle donne à l'occasion des exemples, comme dans ce compte rendu très satirique d'une lettre de l'évêque de Marseille :

Vous verrez, par cette lettre de Monsieur de Marseille, que nous sommes toujours amis. Il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre ; ce sont toujours les mêmes phrases. Il ne donne point dans la justice de croire, mais il me prie fort d'être persuadée qu'il est, avec une vénération extraordinaire, l'évêque de Marseille — et je le crois. (7 juin, 207)

M. Fumaroli considère que ses Lettres « illustrent le passage de l'Age de l'éloquence à l'Age de la conversation » (*Ibid.*, p. 40). On peut au contraire se demander si elles ne résistent pas la médiocrité stylistique qu'implique ce moment de transition par son caractère collectif même. Car il s'opère par le canal de ces manuels et autres ouvrages prescripteurs, contre lesquels Mme de Sévigné affirme sa liberté et son pouvoir d'invention verbale. Quelques exemples nous permettront de prendre conscience de ce qu'elle leur doit, par sa formation et l'ambiance culturelle dans laquelle elle évolue, et de la manière dont elle s'émancipe de leurs prescriptions.

1) Distance à l'égard des conventions du genre

Le Secrétaire à la mode témoigne d'un monde régi par les liens sociaux, des formes multiples d'allégeance et d'échange de services. On en voit l'image dans la table des matières qui énumère le type de lettres proposées par le manuel : il s'agit presque toujours d'instaurer ou de renforcer des liens qui peuvent se montrer utiles à l'avancement d'une carrière ou nécessaires à l'entrée dans certaines alliances : « compliments », « remerciements », « excuse », « congratulations », « conjouissance », « protestation d'amitié », « demande de faveur », « justification », « consolation » : tous les sujets épistolaires désignent des actes de langage relatifs au commerce social. Les entreprises amoureuses elles-mêmes observent ce modèle de l'offre de service et du contrat réciproque (modèle courtois réactivé par les codes de la galanterie) et procèdent par étapes : de la « première présentation de service » aux plaintes « pour une absence » ou « pour une inconstance ». C'est là une image assez fidèle du monde d'obligations réciproques dans lequel vit Mme de Sévigné. Elle fait allusion à un ensemble de lettres qu'elle doit écrire par obligation, en les présentant comme un fardeau dont elle est accablée, « assommée » (1^{er} décembre 1675), l'image évocatrice du « fagot » désignant le fardeau des lettres de civilité (17 novembre 1675, 11 mars 1676). Aussi profite-t-elle du commerce des familiers (sa fille, les Coulanges, Bussy, Guitaut) pour secouer les conventions, alléger les compliments par des formules plaisantes d'escamotage (ex.). En

revanche, certaines formes d'expression de la sympathie et de la proximité, voire de la fusion affective, apparaissent dérivées des modèles rhétoriques proposés par ces lettres modèles :

- l'expression de la part que l'on prend à la maladie d'un ami par la métaphore de la contamination : « les nouvelles de votre maladie ont tellement altéré ma santé, que je puis me compter au nombre de ceux qui ne se portent pas bien » ; « Je ne vous dirai pas jusques à quel point les tristes nouvelles de votre maladie m'ont été sensibles. Il me suffit de vous ramentevoir, qu'ayant l'honneur d'être au nombre de vos meilleurs amis, le récit de votre mal ne m'a pu être que fort contagieux, puisque j'en souffre une partie » (Lettres à un ami malade) v. Sévigné : « que votre ventre me pèse... »
- le jeu sur le temps réel de l'écriture de la lettre qui produit une image de spontanéité et d'authenticité de l'affect : « Pardonnez-moi si ne vous en dis pas davantage, la plume me tombe des mains, mes larmes effacent ce que j'écris » (Lettre d'une Dame veuve pour faire savoir la mort de son mari)
- la prétérition à visée pathétique : « Je mène une si triste vie depuis le jour de votre départ, que si j'en faisais le récit aux âmes les plus insensibles, il est croyable qu'elles en auraient compassion. Je ne désire pas pourtant de vous en donner, en vous représentant une partie des peines que j'endure. » (Lettres sur une absence) ; v. Sévigné : « Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre : je ne l'entreprendrai pas aussi » (55)
- les traits du tableau de l'esseulement :
 - o interruption des fonctions vitales : « Je vous dirai donc, qu'après avoir perdu et l'appétit et le repos, je passe également les jours entiers sans manger, et les nuits sans dormir. »
 - o compassion éveillé chez autrui : « Et comme mon visage trahit toujours le secret de mes peines, mon malheur veut pour leur accroissement, que je donne de la pitié à ceux qui ne peuvent pas les soulager. »
 - o divertissement impossible dans la compagnie d'autrui : « J'ai beau chercher du divertissement dans l'entretien de mes amis, je ne le trouve jamais que dans la solitude... »
 - o goût de la solitude et entretien du tourment : « où mes pensées, aussi ingénieuses que vous à m'affliger continuellement, ne me parlent que de votre cruauté »
- l'autodépréciation stratégique : « Je n'ai point une beauté à faire des malheureux ni des affligés » (Réponse pour les Dames aux lettres d'absence)

Tous ces traits se retrouvent dans la première lettre de la séparation, le 6 février : l'épistolière est consciente de leur caractère convenu, aussi a-t-elle soin de les réactiver par des variations de ton et de registre.

On notera que l'ironie est permise aux dames pour refuser les offres de service d'un importun : « si vous en êtes atteint, ma longue absence, dont vous vous plaignez, en sera bientôt le remède. » Le jeu galant suppose que les femmes et les filles acquièrent de l'esprit, ou du moins qu'elles adoptent un ton spirituel.

Le *Nouveau recueil de lettres des Dames* de Grenaille n'est probablement pas une référence active pour Mme de Sévigné. Il est néanmoins intéressant de parcourir quelques-unes de ses lettres, car elles mettent en évidence, par le caractère systématique de leurs choix rhétoriques, les tendances stylistiques d'une époque et d'un milieu. On remarque notamment la fréquence des constructions antithétiques à visée persuasive ou pathétique. L'entreprise de persuasion se lit dans la lettre fictive de Jeanne d'Arc à Charles VII à travers les oppositions entre « ma faiblesse »/ « sa toute-puissance », et la surenchère « y doit être miraculeux à raison de la sainte Ampoule »/ « le sera encore en vertu de votre voyage ». Marie Stuart sature sa lettre de prison des accents pathétiques que portent les oppositions sémantiques fortes : « Paradis »/ « Enfer » ; « Asile »/ « Ecueil » ; « conserver »/ « perdre » ; « Parente »/ « Bourreau » ; « liberté »/ « contrainte », et l'assimilation grandissante de son supplice de « Reine » à la passion du « Roi des Rois ». Héloïse allie persuasion et pathétique dans sa supplique à Abélard, où résonnent en écho les notions incompatibles : « déshonneur »/ « honneur » ; « contre le devoir »/ « suivant les lois » ; « votre ignominie »/ « ma gloire » ; « une bonace »/ « quelque tempête » ; « fautes de mérite »/ « faute d'affection » ; « librement »/ « par obligation » ; « donne des liens »/ « veut voler sans empêchement » [l'amour]. C'est tout un climat langagier qui diffuse dans ces lettres factices, un climat marqué par la préciosité dans lequel Mme de Sévigné baigne encore au début de la décennie 1670.

À l'opposé de ce style conventionnel se trouvent les tentatives littéraires et mondaines de lettres galantes, fictives ou semi-fictives, qui tentent d'inventer un style épistolaire original. À la différence de Balzac, qui a provoqué par la publication de ses *Lettres* une petite révolution dans le milieu littéraire, Vincent Voiture écrit des lettres de circonstance (depuis la Lorraine, le Languedoc ou l'Espagne où il accompagne son protecteur le duc d'Orléans), réservées aux familiers de l'hôtel de Rambouillet, qui, même si elles lui donnent une certaine notoriété dans le monde des lettres, ne sont jamais imprimées et ne le posent pas en auteur. Son attitude et son style font de lui le représentant de la lettre galante, qui affecte l'improvisation et construit parmi ses récepteurs un réseau de familiarité amicale. En cela on pourrait le considérer comme un modèle pour Mme de Sévigné. Mais la lecture de quelques extraits de ses lettres nous conduit à nuancer cette hypothèse.

- Il pratique le badinage, sait jouer de la connivence avec le correspondant pour obtenir de lui un service : v. la lettre à Costar pour solliciter son aide pour la lettre en latin qu'il doit écrire à l'Académie romaine des Humoristes.
- Il valorise le/la destinataire par une forme de représentation hyperbolique (ici par la comparaison avec un élément de la situation de communication, le siège d'Arras) du prix de ses lettres : « Le canon d'Arras n'a pas fait tant

d'effet que les paroles que vous m'avez écrites, puisqu'en un moment elles ont chassé les ennemis qui me tenaient... »

- Il déploie les secrets de son intériorité : « Voilà la seule pensée à laquelle ma vie tient à cette heure ».

Mais le caractère stéréotypé de la relation instaurée par la lettre, des matériaux imaginaires et langagiers qui la constituent, trahit la facticité de cette correspondance : soumission à la dame toute-puissante et cruelle, métaphore de l'amour comme guerre, comme remède, comme enchantement, formules hyperboliques : « *Le seul* ressouvenir... me doit consoler en *toutes* choses », etc. Ce que Mme de Sévigné retient de la leçon de Voiture, dont elle s'est certainement imprégnée, c'est son enjouement. Ce parti pris lui permet, on le verra, de parler de tout (et souvent de la manière la plus audacieuse) sans prendre le risque de choquer voire d'indigner son correspondant. Jeu risqué, néanmoins, car il faut savoir où placer les limites (c'est quelquefois le correspondant qui est amené à les signifier, comme Bussy-Rabutin dans la lettre du 1^{er} février, p. 53-54). Aussi la correspondance de Mme de Sévigné peut-elle être légitimement incluse dans les « lettres galantes » telles que les définit Mlle de Scudéry, dans un dialogue de *Clélie, histoire romaine* [1654-1660] (Ce dialogue sera publié à part en 1680 dans un recueil de *Conversations* sous le titre de « Conversation sur les lettres »). C'est Plotine qui parle :

« C'est proprement en celles là, où l'esprit doit avoir toute son étendue ; où l'imagination a la liberté de se jouer, et où le jugement ne paraît pas si sévère qu'on ne puisse quelquefois mêler d'agréables folies parmi des choses plus sérieuses. On y peut donc railler ingénieusement ; les louanges et les flatteries y trouvent agréablement leur place ; on y parle quelquefois d'amitié, comme si on parlait d'amour ; on y cherche la nouveauté ; on y peut même dire d'innocents mensonges ; on fait des nouvelles quand on n'en sait pas ; on passe d'une chose à une autre sans aucune contrainte ; et ces sortes de lettres étant à proprement parler une conversation de personnes absentes, il se faut bien garder d'y mettre d'une certaine espèce de bel esprit qui a un caractère contraint, qui sent les Livres et l'Étude ; et qui est bien éloigné de la galanterie qu'on peut nommer l'âme de ces sortes de lettres. Il faut donc que le style en soit aisé, naturel, et noble tout ensemble ; et il ne faut pourtant pas laisser d'y pratiquer un certain art qui fait qu'il n'est presque rien qu'on ne puisse faire entrer à propos dans les lettres de cette nature, et que depuis le proverbe le plus populaire jusqu'aux vers de la Sibylle, tout peut servir à un esprit adroit. Mais il se faut bien garder en ces occasions d'employer cette grande éloquence qui est particulièrement propre aux Harangues ; et il en faut employer une autre qui, quelquefois, avec moins de bruit, fait un plus agréable effet ; principalement parmi les femmes : car en un mot, l'art de bien dire des bagatelles n'est pas su de toutes sortes de gens. »

Plusieurs directives s'appliquent à la manière sévignéenne :

- « mêler d'agréables folies parmi les choses les plus sérieuses » : la diversité et la désinvolture à l'égard de la hiérarchie des sujets ;
- « railler ingénieusement » : l'art du badinage (ou « rabutinage » entre cousins) ;
- « on y parle quelquefois d'amitié comme si l'on parlait d'amour » : cette porosité des frontières dans l'expression du sentiment, qui se permet l'hyperbole, est particulièrement sensible dans les lettres à Mme de Grignan ;

- « on fait des nouvelles quand on n'en sait pas » : l'art des « lanterneries », ou les « lettres sur rien » dont nous avons parlé ;
- « il n'est presque rien qu'on puisse faire entrer à propos dans les lettres de cette nature » : la pratique du coq-à-l'âne, le choix des sujets bas, des plaisanteries osées, etc.

En revanche, cette définition nous éclaire sur ce qui, dans cette génération des années 1660, peut paraître dépassé dans le style galant de la génération précédente. L'enjouement de Voiture a quelque chose d'empesé et d'artificiel, car il met dans ses lettres « une certaine espèce de bel esprit qui a un caractère contraint, qui sent les Livres et l'Étude » (v. les citations latines de sa lettre à Costar, les métaphores attendues de ses lettres amoureuses).

Sévigné confirme l'avantage que Plotine donne aux femmes dans « l'art de bien dire des bagatelles ». Mais elle a un autre avantage : c'est la place qu'occupe la lettre dans sa vie, qui en fait une activité nécessaire et non un simple divertissement. Rendre l'absent(e) présent(e) et se rendre présente à l'absent(e) est de l'ordre de l'urgence vitale. D'où l'importance particulière que prend la recherche de l'oralité, qui mime sensiblement la conversation, dans l'écriture épistolaire.

2) *Formes de l'oralité*

Avant la séparation, Mme de Sévigné a subi plusieurs semaines d'un dialogue difficile avec sa fille qu'elle voulait dissuader de partir. Aussi constate-t-elle avec joie et soulagement que la distance et le canal épistolaire permettent de nouveau l'expression des sentiments tendres :

Vous vous amusez [= vous vous laissez aller] donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire" (9 fév., p. 57-58).

Elle distingue alors nettement l'écriture (différée) de la parole (directe). Mais au fil des lettres elle tend à confondre les deux, à *faire comme si* écrire, c'était parler. Le verbe « parler » intervient souvent pour introduire un changement de sujet, comme une brusque bifurcation de la conversation : « Mais parlons des bords de votre Rhône » (p. 84), « Parlons un peu de votre frère » (p. 156), qui peut la mettre sur la voie de l'échange intime : « Vous me parlez très tendrement » (p. 158), « Vous ne me parlez point assez de vous » (p. 163). Comme le souligne Nathalie Freidel, parler, au sein de la lettre, c'est être au plus près de soi pour se rapprocher de l'autre.

Le brouillage lexical en témoigne, particulièrement dans les incises et les interrogations incidentes, où l'emploi de « dire » efface systématiquement « écrire » : « comme vous dites », « pour vous dire le vrai », « que dites-vous ? », « vous ai-je dit ? », « vous dirai-je ? », « Que puis-je encore vous dire ? » (p. 141), « il vaut autant dire cela qu'autre chose » (p. 204). R. Duchêne a observé que l'épistolière faisait en outre un emploi très singulier du verbe « mander », en le chargeant de désigner la confidence orale (1995, p. 93). On mande des « bagatelles », on y répond (« Il y a plaisir à vous mander des bagatelles ; vous y répondez très bien », 139), on les chuchote à l'oreille : « Je m'en vais vous mander un petit secret » (p. 331).

Il ne s'agit pas là d'une simple rêverie, d'une abolition imaginaire de la distance. L'épistolière se donne les moyens de créer l'équivalence de la communication écrite avec la parole vive. Ces moyens sont pragmatiques et stylistiques. Le plus grossier, si l'on peut dire, car il simule

une situation de communication impossible, c'est l'interpellation, la convocation de l'interlocuteur dans son propre espace : « Écoutez, Monsieur de Grignan, c'est à vous que je parle [...] Mais écoutez, voici une nouvelle que j'ai à vous dire... » (18 oct., p. 334) ; « Approchez, Monsieur le Secrétaire [...] »

Plus subtilement elle mime l'émotion de la communication en temps réel, par l'intervention abrupte d'une exclamation, qui vient rompre le fil de la lettre (« Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! », 1^{er} avr., p. 128 ; « Mais, ma bonne, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan ? », 9 août, p. 271), ou qui, plus abruptement encore, lui sert d'introduction, plus ou moins énigmatique du fait de son caractère d'écho émotionnel à un élément de la lettre précédente : « Des scorpions ! » ; « Ah ! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous... » (6 sept., p. 298).

La situation de dialogue est incessamment représentée, convoquée dans l'écriture même, par des formes interrogatives qui miment la vivacité de la conversation à bâtons rompus et de l'association d'idées incontrôlée :

Je suis aise que vous ayez des comédiens ; cela divertit. Vous pouvez, ce me semble, les perfectionner. Pourquoi avez-vous laissé mourir la *Canette beauté*, et du pourpre encore ? Ma chère bonne, conservez-vous ; si quelqu'un tombe malade chez vous, envoyez-le à la ville. Ne vous mettez point en peine de mes petits maux ; je m'en accommode fort bien. Mais vous qui parlez, ma bonne, n'en avez-vous point ? (15 avr., 149)

L'interrogation sert à animer la narration, à l'introduire par une curiosité prêtée à l'interlocutrice, ou à la relancer par une demande d'information supplémentaire :

Mme de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment ? A beau pied de lance, entre onze heure et minuit ; on pensait à Vitré que ce fût des bohèmes. (22 juill., 251)

Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison. On n'en sait rien. (20 fév., 75).

N. Freidel (Atlande, 2012) observe que « plutôt qu'à des questions rhétoriques, nous avons ici affaire à des questions dialogiques qui, en rétablissant la voix de l'autre, font entendre une conversation imaginaire ». En effet beaucoup de tournures interrogatives sont le moyen d'anticiper sur la réception de la destinataire ; elle induit ainsi l'étonnement : « Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges et moi nous sommes sorciers de deviner tout ce que vous faites ? » (p. 84) ; ou bien la connivence amusée : « Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante ? » (p. 253) ; ou encore l'admiration : « Vous ai-je dit que je faisais planter la plus belle place du monde ? » (p. 353-354). Bernard Beugnot a montré que cette sollicitation permanente de la voix de l'autre, sa restitution et son doublage conditionnent « l'invention épistolaire » qui « progresse ainsi par un système d'échos », opérant un « tissage des voix » [Actes du colloque de Wolfenbüttel : *Art de la lettre, Art de la conversation à l'époque classique en France*, Klincksieck, 1995, p. 53]. Ainsi la lettre se présente comme une entreprise collective.

3) Une entreprise collective

Le commerce des compliments parasite la correspondance. Les injonctions de Mme de Sévigné à sa fille sont sur ce point fréquentes : « Ecrivez quelque chose de Mme de Lavardin dans une de vos lettres » ; « Ecrivez-moi quelque petite amitié pour Pecquet ; il a eu des soins extrêmes de ma petite-fille » (15 avr., 149) ; et elle donne des nouvelles de l'effet produit par ces citations :

J'ai distribué fort à propos tous vos compliments ; on vous en rend au centuple. La Comtesse était ravie, et voulut voir son nom. Je n'ose hasarder vos civilités sans les avoir en poche, car quelquefois on me dit : « Que je voie mon nom. » J'en ai pourtant bien fait passer que je trouvais nécessaires. (18 mars, 107)

Elles distribue elle-même les lettres que sa fille insère dans celles qu'elle lui destine à l'intention d'autres correspondants :

Que vous êtes aimable de m'avoir envoyé une lettre pour Mme de Vaudémont ! Je m'en vais bien lui envoyer et lui écrire un petit mot. (15 avril, 148).

Les familiers prennent à l'occasion la plume pour insérer leur propre compliment, ou leur commentaire, à l'intérieur d'une lettre de la marquise. M. de Barrillon dans la lettre du 18 mars, p. 109 : « J'interromps la plus aimable mère du monde pour vous dire trois mots, qui ne seront guère bien arrangés, mais qui seront vrais » ; Mme de la Troche dans la lettre sur la coiffure « hurlubrelu », qui apporte son propre savoir sur la question ; Charles qui vient civiliser par son bagout les lettres « sauvages » de Bretagne. Tous ces échanges de civilités, ces concerts d'esprit et de gaîté, qui entretiennent en la mettant au centre la relation mère-fille, font de l'échange épistolaire une entreprise collective.

Il l'est d'autant plus qu'il ne se limite pas au « commerce » entre la mère et la fille – même s'il est massivement représenté dans les lettres de l'année 1671 – mais inclut d'autres correspondants. L'épistolière en règle le registre en fonction des destinataires. Ainsi le rituel de la « conversation civile » anime l'échange épistolaire.

En outre la lettre se fait l'écho de conversations. Celles qui sont rapportées à sa fille sont le plus souvent à sa louange (les déclarations d'attachement et d'admiration des familiers), destinées à lui apporter d'autres satisfactions d'amour-propre, ou à la divertir, dans une nécessaire connivence avec l'épistolière. Cette intention explique la complaisance qu'elle met à rapporter tous les affronts que son petit groupe d'ami inflige à Mélusine, alias La Marans, qui constituent un véritable feuilleton, où Mme de La Fayette et elle-même se montrent expertes en mots d'esprit assassins :

Quand je trouvai Mélusine, le cœur me battit de colère et d'émotion. Elle comme vous savez et me dit : « Eh bien ! madame, êtes-vous bien fâchée ? — Oui, madame, lui dis-je, on ne peut pas plus. — Ah ! vraiment, je le crois, il faudra aller vous consoler. — Madame, n'en prenez point la peine, ce serait une chose inutile. — Mais, dit-elle, n'êtes-vous pas chez vous ? — Non, madame, je ne m'y trouve jamais. » Voilà notre dialogue. Je vous assure qu'elle est *débellée*, comme dit M. de Coulanges. Il ne me semble pas qu'elle ait une langue présentement. (18 mars, 110)

La Marans disait l'autre jour chez Mme de La Fayette : « Ah, mon Dieu ! il faut que je me fasse couper les cheveux. » Mme de La Fayette lui répondit bonnement : « Ah, mon Dieu ! madame, ne le faites point ; cela ne sied bien qu'aux jeunes personnes. » Si vous n'aimez pas ces traits-là, dites mieux. (8 avril, 137)

En cette affaire, les médiations sont multiples et l'épistolière orchestre diverses sources d'information. L'image d'un réseau s'impose :

J'ai su par Mme de La Fayette qu'ils eurent hier une conversation avec Mélusine dont le détail n'est pas aisé à écrire [...] (p. 56)

Il y a eu encore des conversations avec Mélusine, qui sont incomparables ; on ne peut les écrire, mais en gros, elles sont comme vous le souhaitez. (p. 80).

Cette série de conversations punitives s'achève enfin sur une scène de comédie où Mme de La Fayette et M. de La Rochefoucauld se relayent pour accabler la malheureuse de moqueries sans réplique, le silence de la victime étant seulement troublé par les rires « sous coiffe » de la marquise (p. 159-160).

Les saillies de Mlle Du Plessis ont une fonction divertissante pour la comtesse qui a eu l'occasion de se moquer d'elle pendant ses séjours d'enfance aux Rochers. La marquise lui rappelle avec délectation leur invention commune du « jeu des soufflets » destiné faire passer l'inconvenance de la réaction de la petite parisienne à la sottise de la bretonne. La Du Plessis, rebaptisé Mlle de Kerlouche, devient un personnage à rebondissements de la chronique bretonne, que sa narratrice se plaît à scruter (« Elle joue toutes sortes de choses ; elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine [...] », p. 250), à débusquer dans ses forfanteries (les « douze cent pièces de rôti », p. 246.) et à piéger par sa vanité (la feinte jalousie à l'égard de sa nouvelle amie).

Plus que des conversations exhaustivement retranscrites (mais qu'est-ce qui est exhaustif dans cette pratique légère de la lettre ?), ce sont des bribes de conversations, parfois rapportées au discours indirect ou narrativisé. On précise le lieu (« hier chez Mme de Richelieu », « l'autre jour à Saint-Germain »), et quelques lignes suffisent à dessiner la scène, dans ses lignes essentielles et captivantes pour la destinataire : les questions de la reine sur le naufrage, sa saillie impertinente sur la laideur de M. de Grignan. Toute une population d'interlocuteurs peuple ainsi les lettres, avec leurs manies, leurs corps singuliers, leurs accents : ainsi l'accent germanique de Mme de Ludres : « Ah, Jésus ! matame te Crignan, l'étranse sose t'être zettée toute nue tans la mer. » (13 mars, p. 100) ; « Ah ! pour Matame te Grignan, elle est atorable » (p. 164).

L'épistolière va jusqu'à se projeter en imagination dans les conversations de ses correspondants :

Vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire ; chacun y dit son mot très plaisamment. [...] Je suis fort aise de connaître *Jacquemart* et *Marguerite* : il me semble que je suis avec vous tous, et il me semble que je vous vois et M. de Coulanges. (1^{er} nov., p. 344).

Cette circulation des voix, cette multiplication des échanges, l'épistolière l'orchestre, elle se tient au centre. On retrouve sur le plan de l'écriture de la lettre la même position de maîtrise qui se dessinait dans la gestion du rythme et de la forme des échanges. En dépit de ce qu'elle en dit, la conversation des autres ne perturbe pas le dialogue intime avec la destinataire élue, mais le nourrit et le valorise. « Loin d'interférer avec la relation duelle, l'insertion des voix plurielles dans le discours épistolaire est au contraire un moyen pour l'épistolière de renforcer la singularité de sa voix. », note N. Freidel (Atlande, 2012). Contrairement aussi à cette image de mondanité ouverte et équilibrée qu'a construite l'histoire littéraire, les lettres de Sévigné, pas plus que celle de la comtesse ne circulent librement au sein de leurs entourages réciproques. L'épistolière contrôle cette diffusion, le plus souvent l'interdit (« Ceci entre nous deux et Mme de Coulanges, car vous jugez bien que cette causerie serait entièrement ridicule avec d'autres », 49), et donne à sa fille des directives de contrôle.

Conclusion

Cécile Lignereux a démontré ce désir de maîtrise, voire d'emprise, de l'épistolière dans son analyse des compliments [« La déformalisation du dialogue épistolaire dans les lettres de Mme de Sévigné : l'exemple des compliments », dans *Une langue à soi. Propositions*. Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p 139-158]. Elle observe comment l'épistolière évite de

rapporter la longue kyrielle des compliments en prenant prétexte de l'ennui probable de la destinataire : pas question de redire « toutes les conversations où vous êtes célébrée » car « ce serait la matière d'un juste volume » (p. 386). Mieux encore, elle esquive les discours rapportés en énumérant les noms des interlocuteurs, sans détailler le contenu des discours : « J'ai fait vos compliments à M. de La Rochefoucauld et à Mme de La Fayette et à Langlade ; tout cela vous estime, vous aime et vous sert en toutes occasions » (p. 70). « J'ai vu Guitaut et sa femme. Ils vous aiment » (p. 62). Ainsi le compliment devient anonyme et les voix singulières des locuteurs s'amuisent derrière la voix de l'épistolière restée seule en scène.

Ainsi l'analyse pragmatique des lettres permet de dépasser l'opposition entre les partisans de la négligence (R. Duchêne) et les adeptes du travail (B. Bray), en montrant que les choix stylistiques de Mme de Sévigné ont des enjeux communicationnels et relationnels. [C. Lignereux, « Du fonctionnement pragmatique des phénomènes d'emphase en situation épistolaire : l'exemple de Mme de sévigné », dans *L'emphase : copia ou brevitās ? (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, PUPS, coll. « Bibliothèque des styles », 2010, p. 129-143]

Aussi est-il juste de mettre l'accent sur la tension qui caractérise ses lettres entre les effets de désordre, de décousu, de cohue même, et une forme d'orchestration magistrale, qui intègre au dialogue intime de puissants effets polyphoniques.